

Les modes d'historicisation

Sylvain Auroux

Abstract

ABSTRACT: To be an historian of Science is to be able to build chronologies and causal links, (the latter in fact is what distinguishes the historian from the historiographer who only tells stories, even though a narrative is an intrinsic explanatory structure); moreover to be an historian of Science is to be able to build representations and explanations.

Résumé

RÉSUMÉ: Etre historien des sciences c'est être capable d'établir des chronologies et des lignes causales (ce dernier point est ce qui distingue l'historien de l'historiographe qui ne fait que raconter, encore que le récit soit en lui-même une trame explicative); plus encore, c'est être capable de se construire des représentations et des explications.

Citer ce document / Cite this document :

Auroux Sylvain. Les modes d'historicisation. In: Histoire Épistémologie Langage, tome 28, fascicule 1, 2006. Histoire des idées linguistiques et horizons de rétrospection. pp. 105-116;

doi : <https://doi.org/10.3406/hel.2006.2869>

https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2006_num_28_1_2869

Fichier pdf généré le 17/01/2019

LES MODES D'HISTORICISATION¹

Sylvain AUROUX

CNRS, UMR 7597

RÉSUMÉ : Être historien des sciences c'est être capable d'établir des chronologies et des lignes causales (ce dernier point est ce qui distingue l'historien de l'historiographe qui ne fait que raconter, encore que le récit soit en lui-même une trame explicative); plus encore, c'est être capable de se construire des représentations et des explications.

MOTS-CLÉS : Histoire des sciences ; histoire de la linguistique ; méta-histoire ; chronologie ; ligne causale ; horizon de rétropection.

ABSTRACT : To be an historian of Science is to be able to build chronologies and causal links, (the latter in fact is what distinguishes the historian from the historiographer who only tells stories, even though a narrative is an intrinsic explanatory structure); moreover to be an historian of Science is to be able to build representations and explanations.

KEYWORDS : History of science ; history of linguistics ; meta-history ; chronologies ; causal links ; Retrospective Horizons.

Les représentations supposent des objets. Appelons *domaine d'objets historiques* un ensemble quelconque d'entités susceptibles d'être l'appui empirique du travail de l'historien. Il est certain que ce domaine doit posséder quelques propriétés particulières, sinon tout domaine d'objet deviendrait historique. Il n'est pas dans notre projet d'aborder cette question dans ce bref article². Disons simplement que la caractéristique principale du domaine d'objet historique est l'*émergence de nouvelles entités* et l'*irréversibilité* des séquences émergentes, ce qui signifie que ces objets doivent avoir un rapport intrinsèque au temps.

L'historien des sciences ne peut pas se contenter d'utiliser une temporalité extrinsèque, ce qui reviendrait à dire que les représentations qu'il construit situent simplement leurs objets (qui sont eux-mêmes des représentations) dans un cadre temporel, une chronologie, même si cette chronologie est la condition minimale de l'histoire. Les connaissances ne sont pas des événements et donc n'ont pas de date ; ce sont leurs éventuelles apparitions qui en ont et que l'on date. Encore n'est-ce pas si facile, puisque pour cela il faut construire une *permanence* ou une *identité* aux connaissances (*le théorème de Pythagore, la théorie de l'imparfait*³). Il n'y aurait tout simplement pas d'histoire si cette

1 L'idée initiale de cet article m'est venue lorsque je projetais d'écrire une contribution pour le Festschrift d'Anders Ahlqvist ; malheureusement je n'ai pu le terminer dans les temps. C'est donc à cet impeccable ami que je le dédie.

2 Nous l'avons abordé dans Auroux 1998 à partir du concept de « sciences onto-historiques ».

3 La question de l'identité des connaissances est un problème délicat que nous ne pouvons aborder ici (il concerne la notion même de vérité). Nous nous contenterons simplement de postuler qu'il est soluble et qu'il y a un sens à considérer cette identité comme un fait. Autrement dit, nous n'adoptons pas le relativisme.

identité était donnée ou alors on se contenterait de faire une histoire à rebours : je prends une connaissance X, que je sais identifier dans mon horizon professionnel (je suis capable de faire un cours dessus devant des étudiants) et je tâche de décrire ce qu'il y avait avant l'apparition de X (des approximations de X, des morceaux de X, rien du tout de X, peut-être même de « franches erreurs »). Bien sûr, c'est ce que l'on fait trop souvent : dans les années soixante, tel manuel d'histoire de la linguistique s'efforçait de faire l'histoire de la double articulation de Martinet depuis les Grecs ; aujourd'hui, le même type d'historien, aussi peu professionnel, pourrait envisager de faire l'« histoire » de la linguistique à partir de la grammaire générative. Cela conduit inéluctablement à utiliser la notion téléologique⁴ de « précurseur ». Si je découvre (c'est-à-dire si je construis une représentation *ad hoc*) que la connaissance X de Y, produite à t, possède une « ressemblance frappante » avec la connaissance A de B, produite à t+n, je n'explique rien si je dis que X est le « précurseur » de B : je ne fais que répéter d'une autre façon qu'il y a une « ressemblance frappante » entre X et A. Le travail de l'historien, c'est d'expliquer pourquoi X est construite comme elle est et de voir s'il y a (ou pas) une ligne causale entre Y et B. Ainsi, je ne gagne rien, du point de vue de l'explication, si remarquant que les premières grammaires de l'islandais présentent les « lettres » de cette langue à partir de différences phonétiques minimales en les exemplifiant sur des paires de mots en opposition, j'affirme simplement que ces grammairiens ont été les « précurseurs » de la phonologie. Je vais déjà plus loin si je remarque que leur problème est de présenter des tableaux selon la classification aristotélicienne d'emboîtement de catégories séparées par des différences spécifiques. Il faudra, en outre, suivre cette représentation, tester éventuellement sa stabilité au cours du temps et, finalement, voir si elle a une relation causale avec la phonologie.

Dans la pratique de l'historien, la question de l'histoire peut se résumer à une question de dimensions et de relations entre ces dimensions lorsque l'on construit la représentation historique. On peut considérer que ces dimensions sont au nombre de 5 :

un système d'objets (c'est-à-dire une représentation construite à partir du domaine d'objets);

un paramètre temporel ;

un paramètre spatial ;

un système de paramétrage externe reliant le système d'objets à son contexte ;

un système d'interprétants.

Les dimensions constituées par le système de paramétrage lié au contexte et celui lié à l'espace peuvent être nuls ou très faibles (on est alors dans une

4 De manière générale, l'historien doit s'efforcer de ne pas recourir à la téléologie, c'est-à-dire d'expliquer le passé par le futur. Il doit utiliser l'explication causale qui va du passé au futur ; il peut évidemment utiliser le futur virtuel du « programme de recherche », dans la mesure où celui-ci est une cause de la production des connaissances.

conception extrêmement idéaliste de l'histoire); mais on peut aussi hypertrophier le système de paramétrage externe (approche purement sociologique, par exemple). L'existence d'un paramètre spatial peut étonner; il correspond évidemment au fait que les événements sont situés dans un *ici-maintenant*. Toutefois, on peut choisir différents poids pour chacun de ces paramètres l'un vis-à-vis de l'autre, comme différents rapports d'ordre entre eux. L'histoire des langues, telle qu'elle s'est développée dans le monde germanique du 19^e s. fait quasiment abstraction de la dimension spatiale et n'utilise que la dimension de la temporalité (l'arbre des langues), qui est première et quasiment autonome. On peut décrire aussi ce qui se passe dans un espace donné. Pour faire comprendre ce que l'on entend par là, imaginons une mare de boue sur une surface donnée; des bulles explosent à la surface, des monticules apparaissent ou disparaissent; les liens causaux qu'il faut décrire ne sont pas seulement des rapports de succession, mais aussi des rapports de contiguïté. Il n'est pas totalement inexact de soutenir que le *modèle Hérodote* d'approcher l'histoire politique est davantage spatial (et du coup anthropologique, aussi bien que géographique), tandis que le *modèle Thucydide* est davantage temporel (enchaînement des *res gestae*). Au 16^e s., les auteurs d'*Histoire naturelle et morale*, comme José de Acosta (1589, *Histoire naturelle et morale des Indes occidentales*) suivaient le modèle Hérodote. Il est clair toutefois que pour qu'il y ait *histoire* la temporalité ne doit pas être représentée comme indifférente au domaine d'objets, simple dimension dans laquelle ils adviennent et/ou dans laquelle on se les représente⁵, elle doit correspondre à une caractéristique interne et essentielle⁶. On peut définir cette caractéristique en disant que B est « historique » s'il n'a pas d'existence sans un B qui le précède. Le système d'interprétants contient notamment les préconceptions de la forme des objets, de leur rapport à la temporalité et de leur statut ontologique.

L'acte de savoir (la production de connaissance) n'est pas lui-même sans rapport à la temporalité. Pour simplifier, imaginons un sujet S dans son activité cognitive. Il dispose de compétences acquises et développées au cours de sa formation. Quand il s'attache à résoudre un problème, il dispose également de connaissances; or, ces connaissances ont nécessairement été produites *avant* l'activité cognitive en question. Nous nommons *horizon de rétrospection* l'ensemble de ces connaissances antécédentes (Auroux 1987). Un horizon de rétrospection peut être structuré de multiples façons. Les connaissances peuvent figurer de façon indistincte comme *connaissances communes*. Mais elles peuvent aussi être *indexées*, avec des auteurs, voire des dates. L'existence des horizons de rétrospection témoigne de ce que la connaissance a

5 Ce qui implique que la conception kantienne de la temporalité (la dimension subjective dans laquelle on voit les choses) est insuffisante.

6 Ce qui implique que le modèle platonicien de la temporalité (le temps est l'image mobile de l'éternité) est inadéquat: imaginons les lumières d'une ville se reflétant dans les eaux du port, le temps est comme ces vaguelettes qui déforment l'image des lumières au gré du vent, il est inessentiel à la réalité derrière l'image. Si les sciences ont une histoire au sens où nous l'entendons ici, il faut refuser aux connaissances le statut des idées-modèles platoniciennes.

nécessairement rapport au temps : il n'y a pas de connaissance instantanée, ce qui ne signifie pas que l'objet de la connaissance ou sa valeur soient temporelles, comme le soutient le relativisme.

Quel que soit S (je veux dire Grec, Indien, savant de la Renaissance ou notre contemporain), il sait bien qu'il y a d'autres auteurs que lui, autrement dit, il a conscience d'entrer dans un ensemble, de lui appartenir ; il sait bien aussi que certains de ces auteurs sont morts et, même, parfois que plusieurs siècles les séparent. Cela n'implique pas qu'il vive la connaissance comme une entité historique. La *Physique* d'Aristote fait constamment état des théories de Platon, de Démocrite, de Parménide ou d'autres encore. Aristote sait incontestablement qu'il vient après ; il a été l'élève de Platon. Ce n'est pas pour autant que les théories de ces auteurs soient, pour lui, marquées d'historicité. Son horizon de rétrospection est structuré sans que la temporalité affecte les connaissances ; elles sont co-présentes de telle sorte qu'elles sont offertes à la réfutation, à la discussion, bref au dialogue :

Cette nature, certains autres l'ont atteinte, mais d'une façon insuffisante (*Phys.* I,9, 191b 22).

La co-présence des connaissances est une modalité nécessaire de l'horizon de rétrospection ; c'est par là que S peut les totaliser et s'en servir dans sa recherche (c'est ce que l'on appelle, aujourd'hui, les « références » et qui figure en fin d'article sous forme bibliographique). Cette co-présence n'est pas effacée quand le savant médiéval parle de l'opinion des « Anciens » ; qu'il y ait des « anciens » ne signifie pas que la science elle-même puisse être qualifiée d'« ancienne ». Effacer la co-présence suppose une rupture dans la structure de l'horizon de rétrospection, c'est-à-dire un statut différent pour certaines connaissances qui rejaillit du coup sur toutes : si certaines connaissances deviennent anciennes, c'est qu'à terme toutes sont frappées d'historicité. Or, ce n'est pas un statut facile à reconnaître à la connaissance scientifique du fait du caractère intemporel généralement accordé à la vérité. On doit se demander quand, comment et pourquoi est advenue la rupture. Quand on ouvre le *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo* (1632) de Galilée, on est d'abord frappé par le fait d'un « dialogue » entre Ptolémée et Copernic ; apparemment, on est dans le système de la co-présence. Toutefois dès la première journée du dialogue l'attaque contre le système de Ptolémée se fait à l'aide de découvertes astronomiques des années 1609-1613 ; l'existence de *novae*, par exemple, montre qu'il y a bien du changement dans le monde « supra-lunaire » et qu'il partage ce phénomène avec le monde « sub-lunaire » en quoi consiste notre terre. C'est entre le 17^e et le 18^e s. que la structure de l'horizon de rétrospection des sciences s'est modifiée ; c'est durant la même période qu'apparaissent des ouvrages destinés à décrire l'histoire des disciplines. Dans la seconde moitié, du 18^e s., le fait que les sciences aient une histoire devient une banalité, comme on le voit dans l'article *mathématiques* de l'*Encyclopédie* :

Art. *Mathématiques* de l'*Encyclopédie* : A l'égard de l'histoire de cette science, nous avons à présent tout ce que nous pouvons désirer sur ce sujet, depuis

l'ouvrage que M. de Montucla a publié en deux volumes in 4°, sous le titre d'*histoire des mathématiques*, et qui comprend jusqu'à la fin du XVII^e s. (t. X, 1765, p. 189a).

L'ouvrage de Montucla (1758) n'est pas isolé : l'anglais John Priestley aborde l'électricité (1767), la vision, la lumière et les couleurs (1772), Jean-Sylvain Bailly l'astronomie (*Histoire de l'astronomie ancienne*, 1775; *Histoire de l'astronomie moderne*, 1785) ; E. Reichard avait, dix années auparavant, traité de l'histoire de la grammaire allemande (*Versuch einer Historie der Deutschen Sprachkunst*, Hambourg, 1747). L'historien n'est pas le sujet de la science qui est son objet ; il peut, à la rigueur, partager l'horizon de rétrospection de S, ses travaux peuvent y figurer, mais ce qu'il produit appartient à des modalités différentes et spécifiques du travail scientifique.

Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans le fonctionnement du système scientifique classique pour que l'on assiste à une telle rupture ? Autrement dit, sous quelles conditions échappons-nous à la co-présence dans l'horizon de rétrospection ? La temporalisation correspond au développement de la catégorie de « découverte » : le temps donne lieu à quelque chose de nouveau. C'est à cette époque que l'on voit apparaître *les querelles de priorité* (par exemple, entre Newton et Leibniz sur le calcul différentiel) qui sont très différentes des querelles habituelles sur les *plagiats*⁷. Ce type de querelle suppose d'abord que la *même* connaissance soit accessible à deux sujets différents. Il n'est pas question que l'un puisse présenter une connaissance et l'autre, une autre, et qu'elles soient incompatibles ; la connaissance est dotée d'unicité. Notons qu'il ne s'agit absolument pas d'une nécessité : dans l'Antiquité gréco-latine, les « écoles » donnaient des visions du monde incompatibles, mais co-existaient entre elles, comme l'ont fait les écoles chinoises ou indiennes. La querelle de priorité suppose, ensuite, et c'est une évidence, que l'accession à la connaissance se fasse dans le temps. Cette idée d'une temporalité des connaissances, les classiques l'ont thématisée grâce à la notion de « progrès ». D'emblée, il y a histoire des sciences parce qu'il y a progrès des sciences. Dans la seconde moitié du 20^e s., on a beaucoup critiqué cette notion dans ce qu'elle avait d'unilatéral et d'universel. Il n'en demeure pas moins qu'en tant que catégorie sous laquelle les hommes, à un moment donné, ont pensé inscrire leurs activités, elle est la clé de la temporalisation et donc de l'historicisation de la science. Incidemment, le fait qu'il y ait progrès suppose que dans les temps antérieurs on ne pouvait avoir accès aux mêmes connaissances ; le passé de la science n'a pas la même consistance que son présent⁸.

7 Le plagiat suppose que le plagiaire ne soit pas l'auteur de ce qu'il prétend avoir écrit, non pas simplement parce qu'il vient après, mais explicitement parce qu'il l'a copié ; la querelle de priorité, quand elle a lieu, admet l'authenticité des découvertes, elle pose la question : qui a été le premier à découvrir, étant généralement entendu que les protagonistes ont également droit au titre de découvreur.

8 Cela ne signifie pas que la science du passé soit une science passée ; ni que l'on considère que l'avenir des découvertes soit infini : dans l'article « encyclopédie » de l'Encyclopédie, Diderot exprimait l'idée que les mathématiques de son époque avaient atteint un point au-delà duquel elles ne pouvaient plus avancer.

Evidemment, la structure de l'horizon de rétrospection n'a pas changé spontanément, pas plus que les historiens n'ont choisi brutalement d'étendre leur domaine d'expertise. Il a fallu que quelque chose change dans la structure même du domaine d'objets, c'est-à-dire le système scientifique lui-même. Les historiens ont souvent insisté sur ce point. L'instrumentation génère de nouvelles découvertes et de nouveaux objets surgissent dans l'horizon du savant, si bien que cet horizon ne peut se reproduire tel quel : il bouge. Par ailleurs, nous sommes en face d'une phase décisive de la croissance exponentielle des personnels scientifiques ; l'organisation change (académies, collection d'instruments) et, dès lors, la compétition prend une nouvelle tournure. On a fait remarquer que les débuts de l'histoire des sciences sont à chercher en France dans les éloges que le secrétaire perpétuel, Fontenelle, rédigeait à la mort de chaque académicien. Dès qu'il y a une communauté instituée, les morts et les remplacements donnent en effet, un rythme, une temporalité. Mais les récits de vie⁹ ne constituent une ébauche d'histoire de la science que si les héros sont conçus comme les auteurs de découvertes qui font partie du progrès de la science.

Il me semble que l'on ne peut sérieusement aborder la question de l'histoire des sciences sans étudier la constitution et la structure des horizons de rétrospection, ainsi que la façon dont les domaines d'objet sont affectés par la temporalité, ce que l'on peut appeler les « modes d'historicisation ».

Dans les années soixante-dix nous butions sur une conception excessivement idéaliste de la science. D'abord, la définition du système d'objets semblait aller de soi (et nous la confondions avec celle du domaine d'objets) : il y avait des « entités » correspondant à des « connaissances linguistiques » ; celles-ci étaient par définition abstraites et universelles : il y avait de la « science » une et partout semblable à elle-même. La seule question qui pouvait surgir pour l'historien était à la rigueur de savoir si cette science avait toujours existé (la réponse en général était « non » ; et on s'efforçait de dater : le comparatisme, Saussure, Chomsky). De l'unicité de l'objet résultait une sous-évaluation de la dimension spatiale. Le but était de décrire les découvertes qui prenaient place dans la ligne temporelle de l'évolution de « la » science. Que ces découvertes aient lieu ici ou là n'avait aucune importance intrinsèque (l'espace servait au mieux d'identifiant ou à l'analyse du déplacement des centres de production). On estimait ne pas avoir besoin de système d'interprétants, puisque nous ne quittions jamais le domaine de « la » science, doué par essence d'une capacité d'auto-réflexivité infinie. Évidemment, l'histoire des sciences du langage était, du coup, un domaine très pauvre : soit on tolérait un domaine « pré-scientifique » que l'on abordait comme une curiosité, soit — et d'un point de vue théorique cela revenait au

⁹ Qu'on se donne la peine de les écrire et de les conserver suppose que globalement la société tient ces personnages pour importants ; cela ne signifie pas que leur travaux mis bout à bout soient considérés comme « l'histoire des progrès de leur science ». À Rome aussi, les grammairiens étaient des hommes dignes d'intérêt ; le *De grammaticis illustribus* de Suétone n'est pourtant pas véritablement une histoire de la grammaire.

même — cela se passait ailleurs (pas chez les « historiens » des sciences, mais chez les antiquisants ou les médiévistes, par exemple).

C'est la constitution d'une communauté d'historiens des sciences du langage qui a été décisive, parce qu'elle a mis en rapport des spécialistes dont les uns abordaient la science moderne (celle dont le mode d'historicisation s'effectue sous la catégorie du « progrès ») et dont les autres venaient d'un domaine marginalisé et exerçaient leur talent, par exemple, chez les philologues. Prenons le cas d'Anders Ahlqvist. Il avait un objet non-abstrait : *l'Auraicept na nEces* (« Le manuel élémentaire des poètes », voir Ahlqvist 1983), un traité, existant empiriquement (des manuscrits que l'on recopie), dans un certain contexte social. La modalité intrinsèque par laquelle son objet était affecté par la temporalité était *l'accrétion des commentaires* (du coup, il n'y avait jamais substitution pure et simple, les connaissances — en fait, des textes — pouvaient perdurer indéfiniment), ce n'était pas un simple paramètre externe venant de la représentation de l'historien. Enfin, l'accessibilité des connaissances renfermées dans le texte n'était pas directe pour quelqu'un qui avait une simple culture de linguiste contemporain. Il fallait un fort système d'interprétants (en fait de fortes connaissances spécialisées), sans quoi le texte était incompréhensible.

Une fois reconnu le modèle, il était facile de l'étendre et d'adjoindre sans complexe au domaine des sciences du langage des objets similaires : les scolies stoïciennes à Denys le Thrace ou les commentaires de la première grammaire tamoule, par exemple, voire les commentaires médiévaux d'Aristote. Il a été beaucoup plus long de reconnaître l'impact que pouvait avoir cette reconnaissance sur la représentation théorique de notre travail d'historien et ses conséquences sur notre conception de la science. Il a fallu que nous prenions en compte les modalités intrinsèques d'affection temporelle des objets (leur « historicisation », c'est-à-dire leur mode d'être dans l'« histoire réelle »). Cela peut paraître une question abstraite et philosophique. De fait, c'est pour l'historien une question empirique et cruciale qui génère de nouveaux objets. Inversement, la naissance de l'histoire des sciences n'est pas simplement la naissance d'une nouvelle discipline, c'est, comme nous l'avons déjà noté, l'avènement, dans le concept que nous avons de la science, de son historicité¹⁰. Cet avènement possède des conséquences philosophiques considérables que nous avons beaucoup de difficultés à penser. Nous oscillons, en effet, entre deux catégorisations extrêmes, d'un côté le « progrès », de l'autre le « relativisme » et/ou l'« historicisme ». Malgré les critiques de la notion de « progrès » (bien sûr, il n'est pas linéaire, nous pouvons également mettre en lumière des discontinuités et il n'est pas toujours facilement identifiable, etc.) son rôle catégoriel n'est pas symétrique de celui du relativisme. Cette notion a joué un rôle considérable dans l'historicisation du concept de science. Le

¹⁰ Evidemment, une fois que nous disposons du concept d'« historicité de la science » les pratiques scientifiques, quel que soient leurs datations et leurs modes d'historicisation, appartiennent à l'histoire. Il revient à l'historien de faire l'histoire de la « science antique », même si son mode d'historicisation n'est pas subsumable pour les sujets qui la pratiquaient sous la catégorie (inconnue par eux) de l'historicité.

relativisme quant à lui génère des paradoxes tels que beaucoup de philosophes préfèrent le rejeter pour mettre à l'abri le concept traditionnel de « science », comme ensemble de propositions vraies. En fait, il est absolument nécessaire que les philosophes travaillent sérieusement sur les conséquences conceptuelles de l'historicisation de la science.

Il faut, bien sûr, réfléchir sur l'apparition de l'histoire des sciences. En ce qui concerne les sciences du langage, nous commençons à disposer d'informations fiables. A compter de la Renaissance, nous remarquons de notables changements dans le fonctionnement du *domaine d'objets*. Il y a d'abord l'apparition de nouvelles données, ce que nous avons appelé la « révolution technologique de la grammatisation » : sous la pression de la naissance des États-nations, on dote les vernaculaires d'instruments linguistiques (grammaires, dictionnaires), tandis que les grandes découvertes ont conduit, simultanément, à entamer la grammatisation, sans précédent dans l'histoire de l'humanité, de l'ensemble des langues du monde (Aurox 1992). Parallèlement, la population des savants, érudits ou amateurs éclairés qui se consacrent peu ou prou aux phénomènes linguistiques connaît une croissance démographique encore jamais égalée. Cette densité appelait une organisation : tout au long des 17^e et 18^e s. nous voyons naître Académies et sociétés savantes qui consacrent un part notable de leur activité au langage ; dans les dernières décennies du 18^e s. et les premières du 19^e apparaissent les premiers périodiques « linguistiques ». Ce changement de dimension du domaine d'objets entraîne nécessairement la concurrence et la nécessité d'une connaissance des travaux des autres savants et érudits. Empiriquement, nous pouvons constater que la naissance de l'histoire des sciences du langage se joue dans la restructuration des horizons de rétrospection qu'entraîne ce changement de dimension.

À la marge, on rencontre d'abord des listes d'ouvrages dans des projets de bibliothèques : en France, depuis la *Bibliothèque choisie* de Le Clercq (1703-1713) jusqu'à la *Bibliothèque grammaticale abrégée* de Changeux (1773). Bullet fait précéder ses *Mémoires sur la langue Celtique* (1754) de la liste commentée des ouvrages qu'il a consultés ; Court de Gébelin envisageait de consacrer le tome 10 du *Monde Primitif* à une *Notice des livres que l'auteur a lus sur ces objets* qui « sera comme l'histoire critique et raisonnée des recherches antérieures sur ses matières » (*Prospectus du Monde Primitif*, paru dans les *Ephémérides du Citoyen*). En 1773, D. Thiébauld rédige sa *Lettre à Monsieur Pinglin sur l'histoire de la science grammaticale* ; en 1796, F. Thurot publie son fameux *Tableau des Progrès de la science grammaticale*, comme préface à la traduction française de l'*Hermès* de John Harris ; en 1816, J. D. Lanjuinais, lorsqu'il procède à une réédition annotée (dans un sens souvent critique) de l'*Histoire naturelle de la parole* de Court de Gébelin y ajoute une préface qui est une histoire des théories linguistiques. On dénote déjà une dissociation entre la représentation des travaux « grammaticaux » et ceux qui s'intéressent au comparatisme. Ainsi, Volney, dont le *Discours sur l'Etude Philosophique des Langues* (prononcé à l'Académie française en 1819) est une histoire raisonnée des recherches historiques et comparatives sur les langues, ne propose pratiquement aucun *item* commun avec les autres (le

recouvrement est aussi relativement faible chez Lanjuinais). Nous possédons le même type de série pour les pays de langue allemande (Auroux 1987, p. 22). Toutes les grandes compilations sur les langues du monde du tournant du siècle (par exemple, le *Mithridates* de Ch. Adelung, 1806-1817 ou l'*Atlas Ethnographique du Globe* d'A. Balbi, 1826) comportent une partie « historique ».

On constate une *extériorisation* par rapport à l'horizon de rétrospection. Même pour les auteurs qui, comme Thiébauld ou Adelung, doivent être considérés comme des producteurs actifs dans le domaine (ce n'est pas le cas de Lanjuinais ou de Thurot), l'activité historique n'entre pas dans le *texte* de leur travail de linguiste ; Court de Gébelin ne donnera pas suite à son projet. Dans cette extériorisation les éléments « historiques » acquièrent *l'indépendance et le statut d'objet*. Même s'il leur arrive de se confondre physiquement, le sujet du savoir (S) et l'historien (H) ne sont pas identiques. Ce qui se passe en dehors de l'horizon de rétrospection peut être réinjecté dans celui-ci ; mais il n'y aura pas le même statut que les références qui sont en co-présence avec l'activité de S. C'est cette extériorité originaire qui permet la « cassure » dans l'horizon de rétrospection : désormais, à côté des références, il y a place pour des éléments (en fait une représentation assez générale) qui sont affectés d'une marque temporelle « passé ». Leur statut cognitif n'est pas identique à celui des références : S n'a pas à soutenir leur valeur de vérité. Le « système d'objets » de l'historien et l'ensemble des références du linguiste ne sont évidemment pas indépendants. On a déjà vu comment les horizons de rétrospection différents de ceux qui s'intéressent au comparatisme et à l'histoire des langues et de ceux qui se préoccupent de la pure grammaire induisaient des systèmes d'objets historiques différents. On remarquera, plus généralement, des communautés d'objets entre les deux. Si on prend en compte l'horizon de rétrospection des auteurs antérieurs à l'apparition de l'histoire comme Linacre ou Scaliger (voir Colombat dans ce numéro de *HEL*), on dénote immédiatement une anomalie : les auteurs médiévaux sont absents. Ils le seront également, pour pratiquement un demi-siècle, du système d'objets des historiens. L'horizon de rétrospection possède une contrainte qui n'affecte pas le territoire de l'historien : il est fini et l'« oubli » y possède une fonction créative. Des références sont périodiquement « sorties » du domaine de co-présence de l'horizon de rétrospection en fonction des intérêts cognitifs du moment ou sous l'influence d'autres facteurs plus aléatoires (pertes de sources, par exemple). L'absence de référencement ne signifie pas nécessairement une absence totale dans l'horizon de rétrospection ; certains éléments peuvent figurer dans l'anonymat de la connaissance commune. On a ainsi décelé d'incontestables éléments médiévaux chez Port-Royal (signification des objets de nos pensées *versus* signification de la forme et la manière de nos pensées) ou Beauzée (théorie de l'étendue des idées). Certains « oubliés » procèdent d'une mise à l'écart volontaire, par exemple celle des idéologues par les comparatistes allemands (Schlieben-Lange 1984). D'autres sont plus complexes. On peut penser que l'absence de référencement ultérieure des auteurs figurant dans l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot provient largement de la synthèse réussie par l'ouvrage et dont les résultats sont passés

au statut de connaissance commune. Bien entendu, l'historien ne peut pas procéder de cette façon, par principe il doit avoir affaire à tout le domaine d'objets, passé ou présent. Cela ne signifie pas que sa tâche soit de restituer l'histoire réelle dans sa « réalité » ; celle-ci n'est pas plus atteignable que ne l'est l'opacité du monde naturel. L'historien comme tous ses collègues scientifiques construit des représentations théoriques susceptibles d'être corroborées / invalidées par des données empiriques¹¹. Certaines sont meilleures que d'autres ; toutes sont nécessairement partielles.

Le travail historique, la structure des horizons de rétrospection et les modes d'historicisation peuvent avoir des relations plus ou moins fortes. Dans l'historicisation par accréation, tout se rabat sur le texte et ses commentaires. Il existe un autre mode d'historicisation où prime l'existence dans la permanence d'un objet appartenant au monde réel, c'est celui des techniques. L'objet technique est là devant nous ; nous le préservons, le reconstruisons, le démontons, en prenons des morceaux pour les intégrer à de nouveaux objets. On ne peut mieux qualifier le mode d'historicisation de l'objet technique qu'en soutenant que le rouet est l'un des ancêtres de la locomotive à vapeur (transformation du mouvement linéaire du piston dans le mouvement circulaire des roues)¹². De la même façon, un dictionnaire français peut avoir pour ancêtre un dictionnaire latin, qui devenu dictionnaire latin-français a été retourné, puis vit de sa vie propre de nouvel objet technique. Mais de manière générale, dans la science moderne, le mode d'historicisation dépend largement de la constitution et de la structure de l'horizon de rétrospection. La science, en effet, n'est pas une réalité du monde externe relativement intangible sous l'usure du temps comme le sont les monuments ; elle dépend des aptitudes individuelles et ces aptitudes, il faut les produire ; autrement dit, il faut reproduire la science.

L'exemple le plus clair du rôle de la structuration du mode d'historicisation (et corollairement de l'horizon de rétrospection) nous est fourni par le développement de la linguistique dans les pays de langue allemande au 19^e s.. L'élément essentiel se joue dans la construction de l'université, la croissance de la population enseignante et étudiante et l'établissement de nouvelles règles. On en voit les prémises dans l'instauration du *séminaire* par F. A. Wolf (le spécialiste d'Homère) à la fin du 18^e s. (Hültenschmidt 1985). Dans un séminaire, les étudiants ne sont pas passifs ; ils ont des lectures dont ils doivent rendre compte devant leurs camarades ; pareillement, ils doivent présenter leurs travaux devant leurs camarades et leurs professeurs. Le développement de l'Université prussienne (largement due à l'impulsion initiale de F.-W. Humboldt) a accru le phénomène : pression démographique,

11 « La cité historique est devant l'«histoire» comme un groupe de joueurs devant un tas de pions. Chacun choisit les siens et en énonce la valeur. Parfois l'un des joueurs exige qu'un autre lui montre ses pions ou encore, il tire d'autres pions pour le contrer. Parfois, aussi, la cité entière tient quitte l'un des joueurs sur ses annonces. Mais il est des stratégies qu'aucun joueur ne devrait choisir, parce qu'il existe des pions qu'il suffira aux autres de tirer pour le contrer » (S. Auroux, *La sémiotique des encyclopédistes*, Paris, Payot, 1979, p. 11).

12 G. Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier-Éditions Montaigne, 1958.

publications, doctorat. Dans ce système un doctorat obéit à deux contraintes : il doit tenir compte des travaux antérieurs et présenter quelque chose de nouveau. Le progrès est une contrainte de la science. Les néogrammairiens, une cinquantaine d'années plus tard vont utiliser pleinement le système. Les connaissances nouvelles seront répertoriées comme des découvertes ; on connaîtra leurs dates et on les identifiera par le nom de leurs inventeurs (loi de Grimm, loi de Grassman, etc.). On imagine bien comment évolue la structure de l'horizon de rétrospection. En ce qui concerne l'histoire, la *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland, seit der Anfänge des 19. Jahrhunderts mit einem Rückblick auf frühere Zeiten* (1869) de Th. Benfey fournit l'image héroïque de la naissance de cette science. Benfey est l'un des protagonistes du nouveau mode d'historicisation et construit les éléments de l'auto-représentation du succès de ses pairs. Désormais, figure dans l'horizon de rétrospection des linguistes formés dans ce contexte une fable convenue concernant l'acquisition du statut de « science » à la discipline linguistique. L'ouvrage de Benfey n'est pas sans intérêt, mais sa récupération dans les horizons de rétrospection correspond à un appauvrissement considérable (voir les pages « historiques » qui introduisent le *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure).

Le discours scientifique suit un ordre argumentaire qui exclut la temporalité. Lorsque l'on introduit des éléments historiques (c'est-à-dire datés), leur valeur de vérité¹³ est par essence sans effet sur l'argumentation (c'est ce que nous avons nommé le « paradoxe historiographique » dans Auroux 1995). Leur présence dans l'horizon de rétrospection n'est pas sans effet sur le fonctionnement scientifique et le mode d'historicisation. Les néogrammairiens ont su structurer un horizon de rétrospection qui permette un fonctionnement scientifique satisfaisant (dans certaines limites qui ne nous intéressent pas ici). Il faut noter, en particulier, leur façon d'identifier les découvertes et de les inscrire dans l'horizon de rétrospection. Par là, ils donnaient consistance au concept de « science ».

On peut se demander ce qui se passe dans le monde moderne lorsque l'on abandonne ce type de structuration. Or, c'est effectivement ce qui advient suite à un changement de typicalité dans le modèle de la science. Désormais, le type qui sert de référence à la notion de « science » est la physique mathématique. Du coup, les activités éloignées de ce type (la grammaire, la grammaire comparée) deviennent problématiques. On voit des auteurs se réclamant de la linguistique (Yngve 1986, par exemple) proclamer qu'elle n'est pas encore une science et qu'elle le deviendra si à l'avenir on suit leurs propositions qui font radicalement table rase du passé. Le moins que l'on puisse dire est que le mode d'historicisation est devenu chaotique. Un fossé s'est creusé entre l'historien et le sujet de la science. Ce dernier est devenu incapable de répondre à une simple question de datation de découverte (par exemple, quand a-t-on repéré le phénomène de l'ergativité ou défini l'imparfait ?) : cela ne peut pas l'intéresser puisque cela contredirait sa thèse sur la science et son avenir. L'horizon de

13 Nous voulons dire la valeur qui leur serait accordée par un travail respectueux des méthodologies de l'historien.

rétrospection n'est pas vide, mais parcellaire, sans profondeur temporelle et fragmenté en fonction des intérêts de chacun.

La situation est préoccupante. Une science qui n'a pas d'histoire est une science morte, une science qui n'existe pas ou plus. Les morts n'ont pas d'avenir.

REFERENCES

- Ahlqvist, Anders (1983). « The Early Irish Linguist : An Edition of the Canonical Part of the Auraicept na nEces », *Commenationes Litterarum Humanorum*, LXXIII, Helsingfors, Societas Scientiarum Fennica.
- Aurox, Sylvain (1987). « Histoire des sciences et entropie des systèmes scientifiques. Les horizons de rétrospection », Schmitter, Peter (éd.), *Geschichte der Sprachtheorie 1 : Zur Theorie und Methode der Geschichtsschreibung der Linguistik*, Tübingen, Gunter Narr, 20-42 [1^{ère} parution en 1986 dans *Archives et Documents de la SHESL*, 7, 1-26.]
- Aurox, Sylvain (1992). *La révolution technologique de la grammatisation*, Liège/Bruxelles, Mardaga.
- Aurox, Sylvain (1995). « L'histoire des sciences et le paradoxe historiographique », *Le gré des langues* 8, 45-63.
- Aurox, Sylvain (1998). *La raison, le langage et les normes*, Paris, PUF.
- Aurox, Sylvain & Colombat, Bernard (1999). « L'horizon de rétrospection des grammairiens de l'Encyclopédie », *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie* 27 (octobre 1999), 111-152.
- Grotsch, Klaus (1982). *Sprachwissenschaftsgeschichtsschreibung. Ein Beitrag zur Kritik und zur historischen und methodologischen Selbstvergewisserung der Disziplin*, Göttingen, Kümmerle Verlag.
- Hültenschmidt, Erika (1985). « Wissenschaftshistoriographie und soziologische Theorie. F. A. Wolf und die Entstehung der modernen Philologie und Sprachwissenschaft », Gumbrecht, Hans Ulrich. & Link-Heer Ursula (eds) *Epochenschwellen und Epochenstrukturen im Diskurs der Literatur— und Sprachgeschichte*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 341-356.
- Schlieben-Lange, Brigitte (1984). « Vom Vergessen in der Sprachwissenschaftsgeschichte. Zu den „Ideologen“ und ihrer Rezeption im 19. Jahrhundert », *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 53/54, 18-36.
- Schmitter, Peter (1982). *Untersuchungen zur Historiographie der Linguistik*, Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- Schmitter, Peter (2003). *Historiographie und Narration. Metahistoriographische Aspekte der Wissenschaftsgeschichtsschreibung der Linguistik*, Seoul, Sowaldalmedia, et Tübingen, Gunter Narr Verlag.
- Yngve, Victor H. (1986). *Linguistics as a Science, Bloomington and Indianapolis*, Indiana University Press.